

Eugène MATHIS

poète et écrivain régionaliste, sa vie et son œuvre

Conférence, faite le 27 février 1938 par M. Victor Lalevée, Président du « Comité Eugène Mathis » sous les auspices de la Société Philomatique Vosgienne. Publié dans Bulletin des la Société Philomatique Vosgienne de 1938, p. 125.

Le 20 octobre 1933, un long cortège funèbre se déroulait par les rues de Fraize, conduisant au champ du repos M. Eugène Mathis, directeur d'école honoraire, écrivain et poète régionaliste, enfant du pays, décédé après un long et douloureux calvaire dans une clinique de Nancy, qui, selon son ultime désir, venait « mêler sa cendre à celle de ses aïeux ». Par un beau matin ensoleillé, sous le ciel voilé de l'automne, dans un cadre d'une mélancolique douceur digne du poète qu'il était, il s'en alla, effacé et discret comme il avait vécu. Aucun adieu verbal ne lui fut adressé : modeste jusqu'au bout et comprenant toute la vanité des manifestations oratoires devant une tombe, l'homme de lettres ne l'avait pas voulu. L'unanime sympathie de ses compatriotes lui suffisait.

Douloureusement ressentie par les lettres lorraines, cette perte fut non moins cruelle aux nombreux et fidèles amis de l'écrivain et laissa un vide profond dans le cœur de la population rurale et industrielle d'une cité que son amour de la terre natale, son dévouement aux travailleurs des champs et de l'usine lui avaient attachée.

« C'est une belle figure qui vient de nous quitter ! », lisait-on, au lendemain des obsèques, dans la feuille locale dont il avait été dix ans durant, le meilleur collaborateur.

Droit comme sa conscience, Eugène Mathis évoquait, dans sa physionomie et sa démarche, quelque chose de l'âme antique. Sous le large front du penseur, s'abritaient des yeux intelligents et vifs, une bouche souriante. Une pose méditative, un air de sérénité et

d'accueillante bonté, retenaient le regard, imposant à la fois la confiance et le respect.

Ouvrant largement sa porte et son cœur à tous, Eugène Mathis ne comptait à Fraize que des obligés et des amis : dans les fonctions délicates de suppléant du Juge de Paix qui lui furent confiées, n'avait-il pas été le « bon juge » qui s'efforce de concilier les différends et trouve, dans sa conscience, autant que dans le code, les solutions équitables ?

Une telle mémoire devait-elle tomber dans « la nuit sombre » de l'oubli ? Les amis et admirateurs de l'écrivain ont pensé que le nom de celui dont l'œuvre fut un hymne d'amour au pays natal, méritait d'être légué aux générations futures. À leur demande, le Conseil municipal de Fraize, dans un geste qui l'honore, décidait de perpétuer le souvenir de notre regretté concitoyen en donnant son nom à la rue où il avait sa demeure.

Cette rue se situe en plein centre des affections du poète, proche ces rives de la Meurthe où il aimait se recueillir et méditer, en vue du vieux clocher dont il chanta les voix et de l'école de son enfance, face à sa maison paternelle accrochée au coteau ensoleillé de la Beurée. Les plaques inaugurées solennellement le 29 août dernier, dans une cérémonie présidée par M. Paul Elbel, député de l'arrondissement et M. René Martin, Inspecteur d'Académie des Vosges, portent cette inscription :

« Rue Eugène Mathis,
« Ecrivain et poète lorrain,
« Enfant de Fraize. »

Enfant de Fraize ! le titre qui lui était le plus cher.

Ancien élève d'Eugène Mathis dont je devins plus tard le collègue, dont il m'a été donné le privilège d'être le confident et l'ami, — oserai-je dire le disciple — j'ai, ce jour-là, apporté à sa mémoire l'hommage affectueux et fidèle du « Comité Eugène Mathis », petit cercle des vieux amis du poète, qui s'est donné pour tâche de garder et de faire revivre son souvenir.

C'est dans le même pieux sentiment que j'évoquerai ici l'homme et son œuvre :

Eugène Mathis est né à Fraize, le 7 septembre 1864, aîné des sept enfants d'une de ces familles paysannes de vieille souche vosgienne, pauvres et besogneuses, mais bien unies dans l'amour du travail, le culte du devoir.

Dès la prime enfance, un amour profond, irrésistible du sol natal a conquis le petit paysan de la Beurée. Ce sentiment dominera toute sa vie ; il est à la source de sa vocation poétique et littéraire.

Le murmure berceur des fontaines, la chanson flûtée du vent dans les pins, le gazouillis des oiseaux sous la ramure ont parlé à son âme. Le moutonnement des cimes, la sérénité des soleils couchants sur la montagne, le verdoisement des prés et de la forêt, la ciselure et le coloris des fleurs, la splendeur des moissons blondes, les neiges immaculées, tous ces spectacles magnifiques et variés sur lesquels s'égarèrent trop souvent des yeux indifférents ont touché ses sens dans leurs fibres les plus secrètes. La poésie de la nature a suscité le poète qu'il sera toute sa vie.

Une vieille grand'mère a saturé son imagination émerveillée des récits d'antan : fiauves, légendes, histoires de sorciers. L'aïeule

... « *tout en filant sa blonde quenouillée,*

De ses vieux souvenirs dévidait l'écheveau ».

Ces souvenirs, la mémoire de l'enfant les recueille avec ferveur. Ainsi s'explique la place que tiendront dans l'œuvre d'Eugène Mathis les survivances du passé.

« Son instituteur — écrit-il dans un roman autobiographique resté inédit — était un de ces maîtres de la vieille école qui ne concevaient leur rôle d'éducateur que comme un apostolat ». J'ai nommé M. Joseph Colin, ancien directeur d'école à Fraize, décédé à Saint-Dié, en 1912, qui fut aussi mon maître. Le premier il devina que, sous la rude écorce de son élève, se cachait un cœur sensible qui n'attendait pour s'éveiller que des soins plus attentifs.

Bien vite, au contact de l'école, le petit rustre s'est affiné ; le goût de l'étude lui est venu.

« Dans sa fringale de savoir, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Et comme les travaux de la campagne lui prenaient

souvent toute la journée, c'était le soir et bien avant dans la nuit qu'il se livrait à ses chères études.

Son plus grand bonheur était de s'isoler dans les bois et, là, de donner libre cours à son imagination. La poésie des saisons, le charme des beaux soirs où chantaient les cloches, l'ivresse des grands horizons exaltaient sa jeune âme ».

Dès cette époque, il taquine la muse.

Plus qu'aujourd'hui, la vie était, à ce moment, dure aux humbles. Avant lui son maître s'était rendu compte que toutes les aptitudes qu'il avait découvertes dans cet élève de prédilection trouveraient toujours, dans la pauvreté originelle, un obstacle à leur libre épanouissement. Ne pouvant faire plus et mieux pour lui, il lui conseilla d'embrasser la carrière de l'enseignement vers laquelle le désignaient les qualités du cœur.

Cette carrière n'est-elle pas, comme celle du prêtre — qu'il songea un moment à embrasser — une sorte de sacerdoce ? Y entrer, c'était en outre pour le jeune homme ne pas se fermer l'avenir, garder l'espérance de parfaire ses chères études pour donner un jour libre cours aux pensées qui bouillonnaient en son cerveau.

D'abord instituteur adjoint à Saint-Dié, il revient à Fraize en 1884. C'est une des fiertés de ma vie d'avoir été alors son élève : de tous les éducateurs de mon enfance et de ma jeunesse, aucun n'a laissé une empreinte plus profonde sur mon esprit et dans mon cœur. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé et je l'entends encore nous lire de sa voix lente aux inflexions caressantes « La Voulzie » d'Hégésippe Moreau, « La jeune captive » d'André Chénier, « Les adieux à la vie » de Gilbert, les poèmes de Brizeux ou de Theuriet, ouvrant nos jeunes âmes à cette poésie rustique qui nous entourait sans les pénétrer.

Une nomination d'instituteur titulaire dans un hameau de la montagne arrache à sa classe ce maître d'élite. Puis il est envoyé dans la plaine du département, laissant partout le même souvenir d'un éducateur de haute valeur soucieux d'élever la jeunesse dans le culte du beau, la religion du bien. Entre temps, il se marie, fonde un foyer.

Ces années d'absence seront, pour le montagnard qu'il est resté, des années d'exil. Là où les hasards de la vie errante du fonctionnaire ont conduit ses pas, toujours il s'est considéré comme un déraciné. Quelle joie quand il peut s'en évader un moment pour revenir saluer nos sapins ! Avec quelle ferveur, il lance ce cri d'amour : « *Dje dêraîe lo rebhe do monde po mè Bûraîe !* » (Je donnerais le reste du monde pour ma Beurée !)

Absente à ses yeux, la terre natale est toujours présente à son cœur. Dans les rares loisirs que lui laisse la tâche absorbante de l'instituteur-secrétaire de mairie, il butine dans ses souvenirs d'enfance, les note, les classe et rassemble les éléments d'une moisson littéraire qui s'annonce riche et fertile.

En 1896, « l'Anthologie des instituteurs poètes » l'accueille en ses pages. Premier prix de poésie au Concours des « Poètes de Clocher » organisé en 1907 par « les Annales politiques et littéraires » pour son sonnet « Pays Vosgien », il obtient l'année suivante le premier prix de prose au concours de « l'Herbier des légendes de France » pour son « Moulin de Fraize ».

Dès 1904, date de sa fondation, il a collaboré régulièrement au « Pays Lorrain », revue régionale fondée par Charles Sadoul.

Vient enfin, en 1923, le terme d'une belle carrière enseignante, longue de plus de quarante ans, commencée en 1882 aux temps héroïques des lois Jules Ferry sur la laïcité.

Écoutons Eugène Mathis évoquer « le Grand Vosgien » dans une lettre écrite à l'occasion du cinquantenaire de l'école laïque :

« Mêle à la foule, j'ai maintes fois vu passer celui que l'avenir devait saluer comme le plus grand génie de sa génération. C'est ainsi, qu'à l'occasion de je ne sais plus quelle fête, le 10^e Bataillon de chasseurs à pied, qui tenait alors garnison à Saint-Dié, avait pris les armes. Lorsque Jules Ferry parut, les clairons sonnèrent, les soldats présentèrent les armes et les acclamations de la foule éclatèrent. Cet hommage de sa ville natale à celui qui dirigeait alors les destinées de la nation était si impressionnant que j'en ai gardé un profond souvenir. Je revois encore celui qui en était l'objet s'en allant par les rues pavoisées, l'air apparemment impassible sous son buste puissant de Vosgien, le pas assuré au milieu de ses amis émus

et enthousiastes. Ainsi je l'ai vu, tel je l'ai retrouvé plus tard sur cette même place, mais figé dans le bronze immortel ».

Belle conscience professionnelle, Eugène Mathis fut aussi un exemple de loyalisme républicain et je dois dire ici que si l'œuvre de laïcité a survécu à son fondateur, elle le doit, pour une bonne part, aux humbles maîtres d'école, fidèles comme lui à l'esprit de Jules Ferry, et pour lesquels la neutralité scolaire n'est que l'expression d'une large tolérance dans le respect de toutes les consciences.

« Après avoir, trente ans, traîné ma nostalgie,
Je regagne vieilli mon agreste patrie ».

La soixantaine va sonner quand Eugène Mathis rentre à Fraize, à l'endroit retenu d'avance dans la vallée, bien en face de la maison paternelle. Il va réaliser enfin le rêve de toute sa vie, chanter les beautés du pays fraxinien, faire revivre sous sa plume l'existence rude et besogneuse, souvent traversée d'éclairs tragiques, qui fut celle de nos ancêtres, recueillir les contes qui bercèrent son enfance paysanne, les vieilles légendes et les traditions du terroir, tous les souvenirs locaux qui marquèrent si profondément son esprit doué du don rare de sentir et de s'émouvoir.

C'est en cultivant ses fleurs, en taillant ses rosiers qu'il va composer feuille par feuille ses ouvrages tout imprégnés de suc champêtre.

Un moment, des amis rêvant pour lui de l'écharpe municipale, ont voulu le lancer dans la politique. Après avoir longtemps résisté, il finit par céder. Sa liste échoue aux élections. Personne n'en est plus heureux que l'intéressé : « Les électeurs, me disait-il, ont été bien plus sages que moi ; ils m'ont rendu un fier service en me renvoyant à mon jardin et à mes livres. Quand je pense que j'allais manquer la floraison des cerisiers, perdre les jouissances de ce beau mois de mai, je les bénis de m'avoir épargné l'esclavage qui m'attendait » !

L'atmosphère est propice à l'inspiration : « Mon premier regard du matin — écrit-il dans ses notes intimes — est toujours pour le paysage familial où ma jeunesse a tenu. Au fond, le Lange, couronné de pins et, sur les pentes, le hameau cher à mon souvenir. Plus bas encore, l'école où j'appris à vivre et le lieu de repos

où dorment les chers morts que j'ai connus à l'âge des illusions. Enfin, devant moi, la Meurthe dont la chanson a bercé mes premiers rêves ».

De ce décor rustique devait sortir l'œuvre abondante et variée qui place Eugène Mathis au rang des meilleurs écrivains lorrains. À côté du poète délicat, du nouvelliste, du romancier, le folkloriste y tient une place de premier plan.

La prédilection du coin natal s'affirme jusque dans le lieu de l'édition. C'est à Fraize que sont édités ses quatre premiers ouvrages ; à Saint-Dié et à Nancy que paraissent les autres.

Son premier recueil : « *Contes d'Ennsequan* », fleurant bon le passé, date de 1924. Il est aujourd'hui rarissime et fait prime chez les bibliophiles.

1925 voit éclore l'œuvre maîtresse, un roman historique « *Les Héros, Gens de Fraize* », épisode de l'invasion suédoise pendant la Guerre de Trente ans, qui rappelle, par plus d'un endroit, « Le Fou Yegoff » d'Erckmann-Chatrion. Eugène Mathis y conte la résistance qu'opposèrent aux envahisseurs, les bûcherons et les paysans de la vallée. Aux tableaux de misère et de massacre d'une couleur parfois violente, aux scènes d'idylle se mêlent de curieuses évocations de la vie au village et dans les mines de La Croix au commencement du dix-septième siècle. Le livre vaut à l'auteur — outre les appréciations flatteuses des grands noms de la littérature lorraine : Christian Pfister, Robert Parisot, Émile Hinzelin, René d'Avril, Charles et Louis Sadoul — le prix annuel décerné en 1926 par la Société Erckmann-Chatrion. Ce prix fut remis au lauréat par le maréchal Lyautey qui tint à féliciter chaleureusement son compatriote lorrain ; celui-ci fut par la suite l'hôte du maréchal à Thorey où il avait été convié. Leurs relations d'amitié ne devaient prendre fin qu'à la mort de l'écrivain.

Puis c'est la haute consécration de l'Académie française qui couronnait « *Les Héros, Gens de Fraize* » d'un prix Monthyon.

« Le Côli d'Our », drame-féerie, à la manière de « Mireille », est aussi de 1925. L'auteur a réalisé ce tour de force de concevoir et d'exprimer en rimes patoises un texte dont il donne la traduction en

vers français. Ce patois qu'il a su assouplir aux disciplines de la versification atteint souvent à la véritable poésie :

« Ségaire, il a haut jo !
Lo jeu fieure lé taque,
Lo moli que tictaque
E réwai lo slo ;
Lè hadau que devalle
Fait restiner sè chhalle,
Su l'euh po lo coirail
Lis femmes vot s'echlaire,
Ça l'hure do révail.
— Te dreumes, bie ségaire ! »

Bien pâle, la traduction en vers français qui ne saurait rendre le rythme, ni le ton :

« Sagard, voici le jour !
Le feu fleurit la taque,
Le moulin qui tictaque
Se ranime à son tour ;
En s'évadant l'aumaille
Fait tinter sa sonnaille ;
Sur la porte au soleil
Se rassemblent les vieilles,
C'est l'heure du réveil,
— Beau sagard tu sommeilles ! »

D'année en année se succèdent les productions du maître :

« Contes et fiauves du pays Vosgien » (1926) en patois avec traduction française où s'épanouit dans toute sa sève la verve malicieuse de ceux qui fréquentent « loures » et « couarails ».

« Nouveaux contes lorrains » (1927) recueil d'histoires joliment écrites, les unes appelant la gaieté et le rire, d'autres profondément émouvantes, dans leur simplicité.

« Fables et apologues modernes » (1928) qu'un critique autorisé a pu comparer aux fables de Florian.

« La fille du diable » (1929), roman vosgien préfacé par Charles Bruneau, professeur en Sorbonne. Là revivent, groupées autour d'une délicieuse idylle dans le cadre des fameuses mines de La

Croix, les curieuses superstitions du passé et les pratiques de la secte des anabaptistes. Autour de ses personnages, l'auteur a su créer une telle atmosphère de surnaturel, une telle ambiance qu'on se sent transporté avec eux en pleine magie.

« Le Lexique des patois de la Haute-Meurthe » honoré de subventions du Ministère de l'Instruction publique et de la Société Philomatique Vosgienne qui lui a fait place dans son Bulletin. Que de labeur, que de patience il a fallu pour édifier ce travail de bénédictin qui fixe pour l'avenir le parler local reconstitué sous sa forme primitive !

« La Forêt Vosgienne » recueil de poésies était conçue lorsque la mort vint briser la lyre du poète.

Avait-il déjà ressenti les atteintes du mal qui le minait depuis de longues années, quand il élevait cette supplication ardente ?

« Devant l'étendue de l'œuvre nouvelle qui me sollicite, je te prie, ô Dieu ! qui m'as départi si peu de beaux jours, donne-moi le temps, laisse-moi la force de lier ma gerbe, une gerbe encore tant que sur mon « meix » les bouquets rustiques des vieilles légendes, épuisant leur sève, livreront au vent l'enivrant parfum qu'exhalent leurs pâles corolles ».

La mort de l'affectueuse et compréhensive compagne de sa vie survenue au printemps de 1932 devait précipiter sa fin : « De jour en jour, écrit-il aux siens, l'absence de la chère disparue se fait plus douloureusement sentir. La pensée de celle qui n'est plus ne me quitte guère et la souffrance que j'y éprouve m'est chère ».

Stoïque et résigné, le poète s'éteignit doucement, laissant inédite une œuvre considérable.

Des mains mourantes du père un fils pieux a recueilli le flambeau.

Après « *La Forêt Vosgienne* », publiée en 1934, il vient d'éditer « *Aux Champs de Fraîze* », recueil de poésies sur le pays fraxinien et la ligne bleue des Vosges. Eugène Mathis qui l'a dédié à la mémoire de son ancien maître y chante en termes émus et délicats sa vieille école, les cloches de son village, les travaux de la culture, la ferme paternelle et ses animaux familiers, les monts et la rivière.

D'autres volumes suivront. Il y a quelques mois la « Gazette Vosgienne » donnait en feuilleton « *L'Héritière des Spitzemberg* » roman historique inédit qui retrace la page la plus émouvante de l'histoire révolutionnaire à Saint-Dié.

Ainsi se continue la mission de l'écrivain trop tôt disparu et le monde littéraire porte toujours à ses productions le même intérêt, témoin le prix de poésie Hippolyte Roy décerné à titre posthume en 1935 à l'ensemble de son œuvre par l'Académie lorraine de Stanislas.

Arrêtons-nous ici pour donner quelques pages d'Eugène Mathis.

A ce moment, M. Léon Monnier déclame la poésie : *La ligne bleue* ; à la fin de la séance, il lira une autre poésie du Maître : *La vache*, qui laissera l'auditoire sous l'impression de l'émotion la plus intense.

Puis a lieu la lecture, par M. Lalevée, du délicieux conte en patois : *In vouiègè è Péris*. Après en avoir donné la traduction française, M. Pierrot fera connaître à l'auditoire : *Le moulin de Fraïze*, premier prix de prose au Concours de l'Herbier des Légendes, organisé en 1908 par les Annales politiques et littéraires.

Est-ce bien à moi d'analyser l'œuvre du maître ? C'est en me réclamant de l'indulgence dont il était si prodigue envers les apprentis des lettres que j'ose me le permettre non sans présomption.

Ce que fut sa formation littéraire ? Il va nous le dire lui-même dans une lettre inédite : « Fils de paysans, resté paysan, je n'ai jamais fréquenté que l'école primaire. C'est dire que si j'avais pour la littérature quelques dispositions, elles n'ont jamais été influencées — je n'ose dire déformées — par le commerce avec les auteurs grecs et latins et à peine par ceux de France. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Je ne m'en suis jamais inquiété. Je suis donc un produit du cru ».

Produit du cru !... N'est-ce pas le mot juste puisque seul l'amour passionné du terroir natal a créé chez Eugène Mathis l'idéal qui alimente et illumine son inspiration ?

Dans une de ses meilleures pages, celle qui préface les « *Nouveaux Contes lorrains* », l'écrivain nous révèle le sens de sa vie en

une allégorie d'une signification profonde sous des termes d'une élégante originalité : « J'eus en héritage un « meix » très étroit, mais bien au soleil... Ma bonne grand'mère y semait sans cesse, semait à pleines mains, non point de ces fleurs brillantes qui ornent le jardin des riches, mais d'humbles bouquets tels que ceux qui, chez nous, poussent dru au sein humide des bôles, le long des rupts, au fond des hagsis et sur les fourrières... »

Ce meix symbolique, les dures nécessités de la vie n'ont pas permis la culture florale à laquelle il était destiné : « Quarante ans passés, du mieux que j'ai pu, j'ai, d'un cœur vaillant, labouré mon champ, étouffant les fleurs, semant le bon grain... Les temps sont venus où mes bras lassés se sont refusés aux moissons utiles... Et sur cette terre, j'ai vu, ô merveille ! les touffes enfouies des bouquets anciens reprendre vigueur, les vieilles « semences jetées par l'aïeule s'éveiller au souffle d'un printemps nouveau. Les germes partout ont percé la glèbe... La moisson promise à l'enfant s'offre maintenant au vieillard... Et j'ai, tout joyeux, repris ma faucille pour mettre en javelles ces fleurs sans valeur et pourtant sans prix... »

Simple comme les œuvres de la nature qui l'ont inspiré, coulant, limpide, telles les eaux vives de nos ruisseaux, le style d'Eugène Mathis se pare d'une clarté, d'une concision toutes vosgiennes qui en rendent la lecture facile, le charme prenant. Le ton qui reste grave — parfois teinté d'une pointe de mélancolie — n'exclut pas l'humour ni la saine gaieté.

Simple aussi est la trame du récit : aux situations artificielles et compliquées créées par l'imagination maladive de tant de romanciers modernes, il préfère le vécu. Sous sa plume le vrai est toujours vraisemblable.

Comme romancier populaire, Eugène Mathis s'apparente de très près à Erckmann-Chatrion ; ses scènes champêtres, ses poèmes rustiques ont la fraîcheur, la finesse de notation d'André Theuriet, ses portraits, ses traits de mœurs, la vigueur de touche d'un Balzac ; les nouvelles lorraines où il excelle, la grâce et la saveur des pages de Moselly. Toujours, en prose comme en vers, la sensibilité délicate de l'écrivain marque son talent d'un cachet d'originalité qui n'est qu'à lui.

Peut-on lui faire grief d'avoir écrit en patois une partie de son œuvre ? Ce serait ignorer que le patois fut le premier parler de son enfance, comme il avait été, pendant des siècles, l'unique langage de nos aïeux.

Qu'est-ce que le patois ? Un dialecte ancien, particulier à une région et ce n'est pas sans raison que le français, dialecte provincial à l'origine, a pu être appelé le patois de l'Ile-de-France.

Il y a cette différence que le français primitif, cultivé, amélioré, affiné par le commerce des hommes et la plume des écrivains, est devenu une langue nationale riche de mots et d'expressions, alors que le patois, confiné dans les limites étroites de la province ou de la région, n'est, suivant l'expression même d'Eugène Mathis, qu'« un sauvageon négligé ».

Mais tel quel, ce pauvre patois n'en a pas moins traduit, durant des siècles, la pensée de nos pères. L'écrivain a voulu montrer qu'il n'est pas, selon l'opinion commune, un idiome barbare que son vocabulaire restreint et vulgaire rend impropre aux spéculations de l'esprit, mais qu'il constitua pour nos pères un merveilleux instrument d'expression ayant ses finesses, ses nuances et capable, dans sa gaucherie, de rendre, sous une forme originale, des pensées profondes et de nobles sentiments. Il a voulu surtout sauver de l'oubli le patois qui se meurt.

Ce que je déplore avec Eugène Mathis, ce n'est pas tant la disparition de notre vieux patois, conséquence logique du développement de l'instruction dans les campagnes, que ce jargon ridicule cher à certains écrivains régionalistes, qui n'est ni du patois, ni du français et déshonore l'un et l'autre,

Il faut être patoisant soi-même pour goûter pleinement les poèmes et contes patois du maître dont la meilleure des traductions ne saurait rendre la grâce rustique et le charme savoureux.

Ajouterai-je que les philologues donnant raison à Eugène Mathis ont compris tout l'intérêt qui s'attache à l'étude des patois locaux, ancêtres du français, et dressé le plan d'une vaste enquête afin d'en établir l'inventaire, contribution précieuse à l'étude de notre langue ?

Ici je ne résiste pas au plaisir de citer cette image exquise du maître à propos de son « Côli d'Our » : « Je le comparerais volontiers, disait-il, à une bourse où l'on conserve de vieux sous. Ils ne peuvent plus servir, mais, de temps à autre, on ouvre la bourse et on regarde avec curiosité ces jetons usés aux doigts des aïeux. Et il me suffit qu'un savant trouve plaisir à y fouiller pour m'engager à continuer ».

Rien dans les ouvrages d'Eugène Mathis de ces publications à la mode, où, trop souvent, le vice se présente sous des dehors séduisants qui lui prêtent l'apparence de la vertu.

Éloignés de toute prétention et de toute recherche, les écrits du maître fourmillent de traits d'esprit local. Il s'en dégage une philosophie douce, souriante, humaine, profondément pitoyable aux déshérités qui se fait parfois sévère et flagelle vigoureusement les vices du siècle tout en restant impartiale et tolérante. À chaque page se retrouve le psychologue avisé, l'observateur sagace, l'écrivain soucieux toujours d'élever la pensée du lecteur.

Sachons gré à Eugène Mathis d'avoir exalté l'amour de ce pays natal pour lequel il professait un véritable culte. Ce patriotisme de clocher, si l'on peut dire, n'est-il pas — l'histoire l'a prouvé — une des formes les plus agissantes du patriotisme tout court ? Je n'en veux pour témoignage que les héros vosgiens tombés si nombreux pendant la Grande Guerre :

« Combien de ces chaumières
Aux paisibles courtils
Pour la guerre dernière
De beaux gars sont partis !
Combien la mort cruelle
Est venue en toucher
Gardant dans leur prunelle
L'image du clocher » !

Gardons à l'écrivain notre reconnaissance d'avoir recueilli le précieux patrimoine de contes et de légendes légué par nos grand'mères comme un reflet de l'esprit des aïeux ! Qu'il soit loué d'avoir célébré les vertus de la race paysanne :

« Dans notre peuple se reflète

Ta Vertu, courageux sapin
Qui vas battu de la tempête
Et sous chaque coup du destin,
Courbes, puis relèves la tête,
Prêt à reprendre ton chemin ».

Il est bon qu'à côté de la vie plus facile de nos jours se dresse le tableau des misères, des terreurs, des injustices qui courbaient nos pères. Il est bon que pour bien apprécier le présent, nous connaissions mieux le passé.

Extraits de l'œuvre :

Dans le désordre de la mentalité contemporaine où ceux qui écrivent prennent souvent leur idéal par en bas, un auteur de chez nous a eu cette belle témérité d'édifier, avec les pierres de son fonds, une œuvre charmante qui ne contient ni drame, ni psychologie compliquée, ni thèse raffinée, ni stratégie amoureuse, ni rien de désordonné, d'extravagant ou de morbide. Pour construire sa maison, un traditionaliste comme Eugène Mathis ne pouvait employer de matériaux modernes. En est-elle moins solide ? Je la trouve, pour ma part, plus confortable et plus saine.

« Être soi-même » selon la formule de Gustave Flaubert, ce fut toute l'ambition littéraire de celui qu'on a surnommé « le barde de Fraize ».

Poète, conteur, historien, romancier, moraliste, Eugène Mathis a fait œuvre fervente, œuvre aimable, œuvre utile. Il a bien mérité de la petite patrie. « Ce qui nous le rend profondément sympathique — a dit M. Émile Nicolas — c'est que tout ce qu'il a écrit est consacré à son coin de terre, à sa montagne, à l'amour des siens et de ses compatriotes. Il le fait sans s'inquiéter de la gloire qu'il pourra en tirer ni de l'ingratitude de ceux qui le jalouent. C'est un sincère et un juste » !

Victor Lalevée.